

Rosa Luxemburg vivante

D'une prison l'autre. En 1950, un célèbre journaliste et écrivain américain passe quelques mois derrière les barreaux, condamné pour ses idées : communiste par idéal, il l'assumait et le revendiquait. C'était l'époque du maccarthysme, de sa chasse aux sorcières rouges et de ses durables interdits professionnels. Comme toute épreuve qui met les principes en jeu, elle fit durement le tri entre les hommes. Howard Fast fut de ceux qui, avec l'évidence du naturel, surent tenir bon. Ce qui signifiait savoir dire non, en l'occurrence non aux questions inquisitoriales de la commission supposée enquêter sur de prétendues activités antiaméricaines. Il lui en coûta beaucoup, bien plus qu'une courte privation de liberté : sa « carrière » tout simplement, avec ce que ce mot charrie de matériel et de superficiel, de tangible et d'aléatoire – travail, amis, relations, notoriété, réseaux, contrats, facilités... À sa sortie de prison, malgré des rapports de lecture laudateurs, il ne trouva aucun éditeur pour son nouveau roman. À moins qu'il n'accepte de s'effacer derrière un pseudonyme, aucune maison n'en voulait. Fast publia donc à compte d'auteur ce roman historique que le succès populaire rencontré, doublé de la solidarité d'autres réprouvés, transforma ensuite en message universel par la grâce de l'imaginaire cinématographique : *Spartacus*.

C'est en prison que lui était venue l'idée de cette fresque romancée sur la révolte d'esclaves menée, entre – 73 et – 71 avant J.-C., en Italie du Sud par un gladiateur thrace. Mais, plutôt qu'une Antiquité lointaine, c'était une éternité qu'il entendait faire revivre, une éternelle histoire, sans cesse recommencée, dont Spartacus serait le mot de passe. Révolte contre l'injustice, indignation devant le malheur, refus de la soumission : les mots qui en rendent compte sont aussi simples et droits qu'est obscure et tordue la réalité qu'ils affrontent. Au croisement d'un passé plein d'à présent et d'un présent résolument fidèle à ce passé, c'est un hymne à la joie, au bonheur et à la vie qu'Howard Fast entendait réaliser, malgré les défaites, trahisons et impostures qui encombrant ce long cheminement de l'espérance et dont témoigne sa propre histoire de communiste américain. Prix Staline pour la paix en 1953, il comprit, trois ans plus tard, combien ce nom-là, Staline, était l'antithèse de l'autre, Spartacus – maîtres contre esclaves, pouvoir contre liberté, petites morts contre grandes vies, etc. : toujours la même histoire sous d'infinies apparences.

Sa rupture en 1956 avec le Parti communiste américain, lequel ne devait pas y survivre plus d'un an, n'en fit pas pour autant un aigri, ressassant avec amertume son chagrin politique. *Being Red – Mémoires d'un rouge*, dans la traduction française –, le livre de souvenirs qu'il publia en 1990 annonce clairement la couleur, dans un heureux mariage de lucidité et de fidélité. « Au Parti, y confie-t-il, je me suis heurté à l'ambition, à la rigidité, à l'étroitesse d'esprit, et à la haine ; j'ai aussi rencontré l'amour et le dévouement, le courage et l'intégrité – et certains des êtres les plus nobles que je connaisse. Je me devais de le dire avant de clore ces mémoires, malgré les ricanements qu'une telle déclaration ne manquera pas de provoquer. Au diable tout cela ! Celui qui médite de ses

anciens compagnons de lutte ne vaut pas grand-chose. » Or c'est aussi dans ce livre qu'on apprend par quel détour l'imagination d'Howard Fast a croisé le destin de Spartacus. Un détour contemporain et européen, allemand plus précisément. Un détour qui, de Spartacus à Spartakus, se nomme Rosa Luxemburg.

Dans la bibliothèque de la prison, l'écrivain avait trouvé un livre sur l'Allemagne après la Première Guerre mondiale qui lui fit découvrir notre héroïne. Maillon d'une longue chaîne de coups de cœur et de raison, qu'aujourd'hui, ici même, prolonge admirablement Anouk Grinberg, il tomba en arrêt devant cette haute figure, belle personne et grande dame. Convoquer le récit qu'il en fit, c'est en quelque sorte se passer le témoin dans une course-relais dont l'actualité de Rosa Luxemburg serait l'enjeu. Howard Fast, donc : « Cette remarquable petite femme était née en Pologne dans une famille juive. Infirme, allemande par alliance, emprisonnée durant la Première Guerre mondiale, elle était devenue à sa libération l'un des chefs de la révolution socialiste manquée de 1918. Elle fut l'un des grands esprits de l'époque. C'était elle qui avait baptisé les nouveaux socialistes allemands les "Spartakistes", elle qui observait avec un mélange de joie et de désespoir ce qui se passait en Russie, elle qui écrivit en 1919, juste avant d'être assassinée par les Allemands : "La liberté accordée aux seuls partisans du gouvernement, la liberté accordée aux membres d'un seul parti – quel que soit leur nombre – n'est pas une vraie liberté. La liberté sera toujours la liberté pour l'homme qui pense différemment. Cette affirmation n'est pas née d'un amour fanatique pour la justice abstraite, mais de la constatation que tout ce que la liberté politique a d'édifiant, de

sain et de purifiant, émane de son caractère indépendant, et que la liberté perd toute vertu dès qu'elle devient un privilège." »

Spartacus, Rosa : deux noms pour une seule cause, un même cri, un semblable espoir. « C'est en prison, conclut Fast, que je commençai à penser à l'esclave Spartacus et à la raison pour laquelle Rosa l'avait choisi. » Rosa Luxemburg sortait à peine de prison, pour y revenir bientôt, quand parut, le 27 janvier 1916, la première des dix *Lettres de Spartacus* qui inaugurèrent le rassemblement des socialistes minoritaires opposés à l'Union sacrée, cet aveuglement chauvin et guerrier où la social-démocratie allemande perdit son âme. Loin de ces froides postures théoriques où la quête du dogme égare l'idéal, le choix de ce symbole, Spartacus, aussi imagé que sensible, était conforme à tout ce dont témoigne, vie et œuvre mêlées, Rosa Luxemburg : la politique entendue comme recherche entêtée du bonheur pour tous, de la fraternité entre égaux, d'une liberté sans partage. Du Spartakisme naîtra le Parti communiste allemand, le KPD, acteur désastreux d'une catastrophe dont le premier acte, l'acte décisif, sans retour ni excuses, fut écrit par les assassins sociaux-démocrates de Rosa, ses propres anciens camarades de Parti. Disparue le 15 janvier 1919, de cette suite sinistre, elle ne sera pas le témoin, et son souvenir n'en est que plus précieux. Car elle nous remémore ce qui précède, cette innocence d'avant la chute, cette insurrection contre le malheur qui n'a pas d'âge révolu ni de lieu prédestiné – et qui vaut toujours, plus que jamais.

« Je suis Spartacus ! » Nul hasard si cette phrase du film réalisé par Stanley Kubrick est devenue une réplique culte, reprise de films en séries, détournée ou adaptée. « *I'm Spartacus !* » dans la version originale, c'est ce moment où les esclaves se

solidarisent avec l'un des leurs, qu'on leur demandait de dénoncer en échange de leur liberté. Oui, nous sommes tous Spartacus, façon de dire cette émotion joyeuse et pure d'une humanité réconciliée avec le meilleur d'elle-même, généreuse et optimiste, résistante et combative. Sous cette invention de dialoguiste se déroule un autre fil secret de cette conspiration de la fidélité dont Rosa est ici la passeuse et Spartacus le sésame : voulu et produit par Kirk Douglas, qui y tient le rôle titre, le film tiré du roman de Howard Fast et sorti en 1960 eut pour scénariste Dalton Trumbo, l'un des Dix d'Hollywood, également condamné à de la prison pour avoir refusé de répondre comme le désirait la commission des activités anti-américaines. Inscrit sur la liste noire du cinéma américain, interdit de travail durant les années 1950, isolé et exilé, obligé de se cacher derrière des pseudonymes ou des prête-noms, il connut ces lâchetés et ces petitesse qui font aussi l'ordinaire humanité quand l'époque la tire vers le bas ou le pire. Loin d'un ressassement morose, aigre ou désolé, la morale qu'il tira de cette épreuve est tout entière dans son « Je suis Spartacus ! » : l'humanité est exemplaire quand elle lutte pour la justice et l'égalité, repoussant le poids de la fatalité, secouant le joug de la résignation.

Tout comme Rosa Luxemburg est tout entière dans ses mots ultimes, les derniers qu'on lui connaisse de façon certaine puisqu'ils ont été écrits peu avant son arrestation par la soldatesque des corps francs berlinois. « J'étais, je suis, je serai ! » : ainsi se termine son dernier article, paru dans *Die Rote Fahne* le 14 janvier 1919, sous un titre aussi prémonitoire que lucide : « L'ordre règne à Berlin », et conclu par ce bras d'honneur poétique lancé à la face de toutes les peurs, de toutes les terreurs et de tous les pouvoirs qui en font commerce et usage. Si les lettres de Rosa Luxemburg, et notamment ses

lettres de prison écrites durant ces années 1914-1918 qu'elle passa pour l'essentiel entre quatre murs, ont rencontré un tel écho depuis leur dévoilement progressif à partir des années 1920, c'est parce qu'on y retrouve intacte l'énergie vitale qui était au secret de son optimisme révolutionnaire. En 1887 déjà, âgée d'à peine dix-sept ans, elle avait décrit à une camarade de classe l'engagement dont, au fond, elle n'a jamais dévié : « Mon idéal est le régime social où l'on pourrait, avec une conscience tranquille, aimer tout le monde. En tendant à ce but et en son nom, je saurai peut-être un jour haïr. »

Telle est l'exception Rosa : cette polémiste redoutable, cette intellectuelle aguerrie, cette militante expérimentée, cet « aigle », pour reprendre un mot de Lénine, qu'elle avait réussi à devenir dans la social-démocratie allemande malgré la triple réalité qui l'y marginalisait – elle était née juive, polonaise et femme –, ne laissa jamais la politique corrompre l'idéal. Car qu'elle se proclame socialiste, communiste ou révolutionnaire n'empêche pas, comme par magie, la politique d'être plus ou moins encombrée de calculateurs, d'ambitieux ou de cyniques. La faiblesse de Rosa aux yeux de cette engeance, qui lui valut sous Staline d'être rangée parmi les déviations du communisme orthodoxe, est cela même qui, pour la postérité, lui donne force et vie : cette jeunesse d'une colère qu'aucune combinaison, manœuvre ou tactique, n'est venue éroder ; cette fraîcheur d'une révolte qu'aucune atmosphère, ambition ou trahison, n'est venue vicier. « J'entends incontestablement rester une idéaliste dans le mouvement », écrit-elle en 1899 à son mentor et amant Léon Jogichès, revendiquant ce qualificatif qu'il lui avait attribué en forme de reproche, lequel « Leo » ne lui survivra que deux mois, assassiné à son tour à Berlin, en mars 1919. Dans son esprit, idéaliste ne signifiait pas rêveur éveillé, loin des